

ROGER GILBERT-LECOMTE

# Correspondance

LETTRES ADRESSÉES  
À RENÉ DAUMAL, ROGER VAILLAND,  
RENÉ MAUBLANC,  
PIERRE MINET, VÉRA MILANOVA  
ET JEAN PUYAUBERT  
PRÉFACE ET NOTES  
DE PIERRE MINET

*nrf*

GALLIMARD







© *Éditions Gallimard, 1971.*

*A André Malraux et Roland Dumas,  
en toute justice.*

**P. M.**



## PRÉFACE \*

Je me dis — forcément je commence par me dire — que la ressemblance n'y est plus, et que, de Roger Gilbert-Lecomte à moi, la distance est devenue infranchissable. J'attaque la dernière partie de ma vie, et voilà trop longtemps que la sienne est achevée pour qu'elle me soit encore de quelque utilité. Certes mon frère, mais d'autrefois, et le passé a pris de telles proportions qu'il me serait impossible de l'y retrouver. Du moins comme je l'entends : pour de bon, dans sa totalité, et non pas trahi par l'impuissance du souvenir. Je répète qu'il y a vingt ans de cela, et vingt ans encore à dater de nos premiers pas, de loin les plus significatifs et les meilleurs.

J'écarte donc momentanément le passé pour me tourner vers l'avenir. Et pour nous tous, n'est-ce pas, l'avenir c'est la mort? La mort qu'il a éprouvée et la mort qui m'attend. Je vais peut-être surprendre mais j'ai le sentiment que je l'atteindrai plus sûrement en le cherchant de ce côté qu'en remontant le cours du temps. Et qu'à méditer sur sa disparition je l'évoquerai de plus près qu'en m'ingéniant à faire surgir ses jeunes traits de ma mémoire, ou ce visage spectral modelé par sa passion à la fin de son existence.

On sait qu'il est mort du tétanos. Terrible façon de disparaître, prédite par lui à seize ans, et chantée à cet

\* Le texte de cette préface a paru dans le numéro 203 (1<sup>er</sup> novembre 1969) de *La Nouvelle Revue française* sous le titre : « L'Amitié, la Jeunesse et la Mort. »

âge dans un poème<sup>1</sup> qui, à bien y regarder, constitue ou peu s'en faut sa profession de foi :

*Au lieu d'ascétisme stérile  
Je crois que le corps s'annihile  
Aussi bien aux poisons des vices.  
Mon âme, je me réfugie,  
Pour te délivrer des supplices,  
Dans la plus homicide orgie.*

Sans doute ces rimes sont-elles juvéniles, et pourrions-nous objecter que nous sommes tous passés par là. Tout juste passés, tandis qu'il y a planté sa tente, et vécu avec une fidélité à sa parole qui ne peut pas ne pas nous inspirer autant de gêne que d'effroi. Car homicide il l'a été, il s'est tué à longues gorgées de conscience et d'épouvante, et comment douterions-nous qu'il ait attribué à ce forfait une valeur démonstrative? De sorte que le plaindre ne correspond à rien — à rien s'il ne s'est pas trompé — et qu'il nous faut décider s'il fut coupable ou eut raison.

A l'époque de sa mort, où en était-il? Au fond et au faite de lui-même, tantôt martyrisé par le manque de drogue, réduit aux hallucinations de la faim, tantôt nourri, et, dans ces moments, en proie à une douceur, un assouvissement qui le rendaient insensible à l'horreur de sa destinée. Son supplice et sa résignation se paraient alors de couleurs, dégageaient un parfum, illusoires ou non je l'ignore mais en présence desquels il retrouvait la paix des certitudes. Ainsi que je l'ai écrit ailleurs<sup>2</sup>, il avait toujours cru que c'était inhumainement qu'il fallait vivre, et, pourvu qu'il eût sa dose de poison, le spectacle de sa propre dégradation n'affligeait plus que son orgueil, vieil accessoire, protestataire depuis longtemps dédaigné, dont la molle insistance n'amenait plus sur ses lèvres que le sourire amusé de la philosophie active.

1. Cf. *Cahiers du Sud*, n° 340, avril 1957. R. Gilbert-Lecomte : *Tétanos mystique*.

2. Cf. Pierre Minet, *La Défaite*, Sagittaire, 1948.

La mort... Comment la concevions-nous, au temps du surréalisme? Notre considération pour elle tenait surtout au pouvoir dont elle disposait et que nous jalouions, nous qui faisions profession de suspecter la condition humaine, qui eussions donné mille Pasteur pour un Maldoror et respirions l'odeur des catastrophes avec une volupté secondée par l'humour. Nous la bravions aussi dans la mesure où cette attitude répondait à notre goût du sacrilège, et il nous semblait que la ridiculiser équivalait à une victoire. Mais puisque nous n'approfondissions rien, ou que seul nous paraissait profond ce qui articulait nos ténèbres, nous n'étions pas en mesure de la connaître. A peine nous disions-nous qu'elle nous emporterait, et cette perspective, que notre adolescence avait du mal à concevoir, n'altérait aucunement notre vitalité.

Il y avait cependant une sorte de mort qui nous enthousiasmait, dont nous parlions respectueusement, et qui divinisait ceux qu'elle frappait : le suicide. Non pas le suicide par désespoir, avec sa séquelle d'émotions et de regrets, mais cet acte souverain, claironnant et quelque peu farce, qui consistait à prendre délibérément congé de l'existence, dans un détachement qui en faisait la principale beauté. O sainte gratuité, comme nous te vénérions pour tes héros! En arriver à disposer ainsi de soi, passer de la vie au néant aussi facilement que l'on passe d'une pièce à l'autre, par caprice, par une inspiration subite qui symbolisaient superbement l'esprit de liberté, quelle prouesse! Rien, ici, de contingent. En outre, quelle gifle aux dévots du devoir d'être et de l'obéissance, que nous nous évertuions à affoler, comme la mouche excite le troupeau!... L'arme à la main, le doigt sur la détente, un sourire par trop prolongé, une tentation par trop forte, et le tour était joué! Voilà, encore une fois, qui anoblissait notre cause et donnait à un Rigaud le droit à l'immortalité.

Je puis le certifier, ni René Daumal ni Roger Gilbert-Lecomte n'ont jamais envisagé la mort de cette manière. Oui, Gilbert-Lecomte s'est tué, il a tué sa vie, mais parce qu'elle ne lui paraissait bonne qu'à cela, qu'il ne pensait pas lui appartenir et n'arrivait pas à s'y intégrer. Cette incapacité phénoménale à lui ressembler, à parler sa langue,

l'a caractérisé de bout en bout et l'on se priverait de le comprendre si l'on ne tenait pas compte de cette évidence. Jeune homme encore, et d'ailleurs très loin de prohiber le rire mais prenant l'humour pour ce qu'il est souvent : un réflexe de défense, Roger impressionnait ses camarades par la rigueur de son objection, par ce *non* qui lui tenait lieu de boussole et qui l'orienterait jusqu'à son heure dernière. Non d'abord au fait d'exister, non à toute confiance, à toute solution. Le monde constituait une gangue, un cocon au dehors duquel seulement notre métamorphose s'avérait possible. Et tout l'effort de notre esprit devait tendre à dépasser ces frontières, à *voir* malgré tout, à nous transporter dans l'ailleurs de la Connaissance. Entreprise insensée, qui s'en prenait à la nature de l'homme et aboutissait, pour ceux qui véritablement la tentaient, à la folie ou à l'enfer de l'épuisement. Pour sa part, Gilbert-Lecomte allait en savoir quelque chose.

Qu'on ne croie pas que la littérature m'ait pris à la gorge et que, comme bien des poètes dans le même cas, je ne fasse plus qu'éructer des mots. En vérité, je suis très bien ma pensée, mais il n'est pas facile de l'affronter aux faits, et moins encore de calculer la juste portée de ceux-ci. Aussi grand que soit Gilbert-Lecomte par son œuvre, sa vie témoigne d'un dérèglement malaisément justifiable. Un de ceux qui l'ont le mieux connu, le docteur Jean Puyaubert, déclarait naguère, au cours d'un hommage rendu à notre ami, que, sans l'indescriptible tyrannie de la drogue, cette œuvre eût été autrement fournie, et que, pour apprécier l'univers spirituel de l'auteur de *Testament*<sup>1</sup>, nous ne disposons, par sa faute, que de trop courts fragments. Comment le nierais-je ? Mais ce dont je demeure convaincu, c'est de la nécessité pour lui d'un refuge, d'une issue, et qu'à la drogue se fussent alors substitués l'alcool ou le délire. Des trente-six années qu'il a vécu, les huit dernières ont été infernales, mais au point de lui interdire tout vrai travail et de l'acculer au hurlement. Ses poèmes les plus beaux, ne l'oublions pas, sont ceux qui reflètent

1. Roger Gilbert-Lecomte, *Testament*, N.R.F., coll. « Métamorphoses », 1955.

le plus crûment sa souffrance et dépeignent le mieux son écrasement. Lui-même revenait d'ailleurs fréquemment sur le caractère paralysant de la misère et soutenait qu'avec un minimum de sécurité matérielle il se fût fait fort de mener à bien les ouvrages qu'il portait en lui. Voyait-il juste? Ne puisait-il pas plutôt dans cette affirmation une consolation à sa propre impuissance? Quoique la drogue et le mensonge fassent bon ménage, je me garderai d'en décider.

La vie plus que discutable, faite pour être châtiée, mais la mort? A un homme aussi ennemi que lui du rationalisme sous toutes ses formes, aussi peu soumis à ses dimensions, elle devait obligatoirement apparaître comme une promesse, le lieu du vrai départ ou, s'il faut se conformer à ce qu'il a écrit, du vrai retour. Qu'a donc de si personnel une telle affirmation, et pourquoi craindrais-je les protestations de ceux de ses amis qui se préoccupent du tour pris par ces lignes? « Répondez! me crient-ils. Où nous conduisez-vous? » Ils ont peur qu'à la cadence où je vais je ne débouche tout à coup sur la foi, n'importe laquelle, car à leurs yeux elles se valent toutes. Foi? En autre chose, en un franchissement révélateur, une découverte? Certainement! Pas chrétien, Roger, si c'est cela qui vous inquiète, mais attention! Dieu bel et bien était là, créateur impénétrable, générateur de mystères auxquels l'homme se heurtait et se heurterait jusqu'à ce que la délivrance l'y fît accéder... Cette conviction, dont je soutiens qu'elle a toujours été sienne, singulièrement durant ses dernières années, le maintenait éloigné du surréalisme, de ses jeux, de ses limites, et l'eût peut-être amené, s'il avait vécu, à cette maturité difficile qu'un Baudelaire illustre assez bien, et qui, si le pessimisme la façonne, n'en conserve pas moins le souvenir de l'espoir. Car, s'il est un point sur lequel on puisse reprendre Gilbert-Lecomte, c'est d'avoir persévéré jusqu'au bout dans la nuit du refus, la nuit luciférienne de la négation totale.

Et encore, est-ce vrai? Sérieusement, n'a-t-il jamais été que cet ange noir dont le sourire et l'intelligence sublimèrent mes jeunes années, et qui, alors, donna à ma révolte de quoi se vêtir? Maudit si l'on veut, maudissant, mais capable d'une gaieté, coutumier de sentiments que je n'ai rencontrés que chez lui, et qui étaient d'une grâce irrésistible. Tout

un fond de féerie soudain éclos, et qui s'épanouissait exquisement. Le souci du plaisir d'autrui, de sa quiétude, un amour des humbles et une aisance à leur égard qui faisaient de lui leur seigneur. Vraiment un sens de la joie que jamais il ne devait perdre, et dans lequel, à n'en pas douter, il puisait la force de supporter son destin. Rien de forcené ni de dévorateur, à mille lieues par exemple d'un Artaud qui, sciemment, s'est peuplé de démons et a fini par tout ramener à la nécessité du saccage. Dans cette famille des grands agresseurs qui, depuis un bon siècle, jette à la tête de l'homme les matériaux de son désespoir, Gilbert-Lecomte apparaît comme un des plus cohérents, des plus lucides, l'un de ceux aussi qui, au cœur même de leur indignation, ont su ménager à leur sensibilité une place suffisante. Cela, qui peut sembler dénué d'importance, je le tiens pour capital, au point d'y voir l'un des signes les plus incontestables de son génie. Cette trace ineffable des larmes dans le sillon de la colère, de la tendresse dans celui de l'obstination, est le garant d'une aristocratie de pensée qui distingue mon ami de l'ensemble de ses pairs.

Je soutiendrai également que le poète lustré des années 28 à 34, le directeur du *Grand Jeu*, l'opiomane qui, pelotonné dans un amoralisme agréable, rodait son credo, a été profondément différent de l'éprouvé des années postérieures, et que la connaissance du premier ne saurait fournir qu'une notion incomplète du second. Celui-ci, nous fûmes bien peu nombreux à lui demeurer fidèles, et encore dois-je, pour ma part, beaucoup mea culper. Si je l'ai vu alors, je l'ai fui aussi bien, ma vie bonasse et tempérée s'accommodant mal de la sienne, de son aspect horrifique, de ses brusques exigences. Je ne reviendrai pas, ici, sur les détails d'une fin dont j'ai longuement parlé<sup>1</sup>, mais il fallait en ce temps-là un certain courage pour se risquer à visiter ce fantôme. Point d'exagération à dire qu'il faisait peur. A force de maigreur, de pâleur, de fragilité. Une face de supplicé. Cela pouvait n'être rien encore tant son âme, lorsqu'elle se prenait à chanter, savait être mélodieuse et tout transfigurer. Mais que le laudanum lui manquât, que son corps

1. Pierre Minet, *op. cit.*

persécuté tonitruât d'angoisse, et il vous recrutait pour sa survie, il vous suppliait de courir là, ici, ailleurs, partout, afin de lui ramener la dose salvatrice. Quelle tâche, et quel débat devant une telle détresse! De deux choses l'une : refuser, l'oreille basse, le cœur chaviré, ou s'atteler à une recherche qui mènerait Dieu savait où. Aussi combattait-on âprement l'affection qu'on lui portait, et assassinait-on son souvenir, comme on tuerait un vieux chien parvenu au dernier degré de l'infirmité.

Mais lui — car tout est là — psalmodiait-il sa géhenne? Je le répète, sa faim satisfaite il versait dans une douceur que je qualifierai d'imperméable, et au sein de laquelle sa passivité passait d'heureux instants. Parfois, son ciel se couvrait avec une inconcevable rapidité, le tonnerre de la vérité retentissait, l'orage fondait sur lui. Épreuve effrayante mais dont il triomphait, puisque c'est d'elle que sont issus ces poèmes où rien ne subsiste plus que d'admirable. La victoire du voyant, et, pour Gilbert-Lecomte précisément, son incontestable rédemption.

Je regrette ce dernier mot. Qu'être poète confère un tel pouvoir — j'entends poète envers et contre tout —, voilà ce que je ne parviens plus à croire aujourd'hui. Aujourd'hui mais hier déjà, déjà tourné vers une rigueur évidemment inaccessible, dont je n'épellerai jamais que le b-a ba mais qui n'en prohibe pas moins l'illusion. Fût-elle de nature à se hausser jusqu'à la révélation, la douleur ne saurait constituer un rachat qu'à la condition de garder conscience de la faute qui l'a provoquée. De s'en convaincre et de la regretter. Or, la faute, aux yeux de Roger... Eh bien, quoi, la faute? Est-il possible que je songe au repentir et veuille déterrer le péché?... Tentons de nous représenter mon ami... Il va mourir. S'il le sait? Il a été le premier à diagnostiquer son mal. A sa logeuse, qui est aussi sa mère, comme sa mère, il a dit : « Madame Firmat, j'ai le tétanos... Je vais mourir! » Très calmement, et, dans ce calme, moi, je discerne bien des choses. D'abord, de chute en chute voici la dernière, et, n'est-ce pas, ce n'est peut-être pas trop tôt? Il n'ignore pas que, physiquement, il va souffrir, terriblement souffrir puisque, à l'hôpital, on l'entendra hurler. Mais ça!... Puis il a toujours fait crédit à la mort, toujours compté sur son

apport, et c'est l'heure, le temps d'une ultime épreuve et la porte s'ouvrira... Je ne joue pas ici au devin, et ce que j'avance je ne le certifie pas. Mais j'en suis trop pénétré pour hésiter à le formuler... Il y a un moment — de ces moments étendus à n'en pas finir, et qui, si j'ose m'exprimer ainsi, ne tiendraient pas dans une vie — où, tandis que Roger défaille à son apparition, le passé vient occuper toute la place. Il a beau être habitué à tous les coups, celui-ci l'atteint à le briser, et ce qu'il ressent alors préfigure en quelque sorte son agonie prochaine. Comme ce revoir est cruel, et quelle puissance dans chacune des images qui lui sautent à la mémoire! Tel que je le connais — et je l'ai très bien connu, il a été mon dieu, mes délices — c'est leur douceur surtout qui lui arrache ses plus grands cris. Le visage rémois de Nathaniel<sup>1</sup>, sa cocasserie, sa fixité vertigineuse, l'émeut incomparablement. Amitié dont les sourires même n'échappaient aux ténèbres que pour y revenir avec une dilection accrue, et qui brillait de leur éclat. Dans cette ville pourtant peu propice aux transmutations, nous allions d'un pas réglé sur l'inconnu, auquel nous croyions nous confondre en des étreintes journalières. Une identité absolue rivait l'un à l'autre mes camarades, à ce point inséparables qu'ils utilisaient le sommeil pour s'y retrouver encore et pratiquer des expériences de dédoublement aussi répétées que dangereuses... Que toute réalité, toute heure que j'ai vécues en dehors d'eux sont donc différentes de celles que nous avons partagées, et quelle singularité conservent pour moi ces temps premiers de ma jeunesse! Encore une fois, ils ont beaucoup pâli, et si je tente de les reconstituer je balbutie, mais, pour obscure qu'elle soit devenue, leur présence n'en garde pas moins sa magie... Roger, Nathaniel, puis ce troisième que je ne peux nommer parce qu'il me le défend, et Vailland, que nous appelions François.

Le visage de Nathaniel torture mon ami, son visage sous toutes les formes, à tous les instants de leur communion.

1. Prénom donné à René Daumal par Gilbert-Lecomte.

J'insiste : de ces derniers, ce sont ceux dont Reims a été le cadre qui *parlent* le mieux. Eux qu'il écoute avec une attention déchirante. Non pas que leur évocation soit en mesure de lui cacher le fiasco de sa vie postérieure, mais il s'enthousiasme de leur perfection. A cet âge déjà, sur quoi débouchaient-ils, tous les deux? N'était-ce pas la mort, son domaine et ses issues qu'ils avaient à l'horizon, et toute leur témérité ne les attirait-elle pas vers celui-ci? S'ils contraient moqueusement les efforts de la raison, du plaisir, de l'optimisme pour les ramener à eux, c'est que, dès cette époque — et dans un état de pureté que jamais plus ils ne retrouveraient — ils fixaient résolument l'Inconnaissable, duquel, seul, ils prétendaient recevoir leur règle de conduite. Cette attitude les distinguait de manière si accusée qu'ils en acquéraient quelque chose de déroutant, et qu'en dépit de mes seize ans tapageurs et drôlement bifurqués, j'eus du mal, lorsque je les rencontrai, à ne les prendre que pour des hommes. Je crus voir en eux les annonciateurs des mystères les moins conciliants de l'esprit, et moi, qui venais des rives du catholicisme, j'eus l'impression d'aborder sur une terre qui, elle aussi mais tout différemment, réclamait de ses enfants la ferveur et les exercices de la piété.

Je ne suis pas un penseur et, pour dépeindre l'univers intérieur d'un Gilbert-Lecomte, il faudrait une autre plume que la mienne. Par exemple, je serais bien incapable de me diriger après lui dans le labyrinthe métaphysique où il s'est finalement perdu, comme s'y sont perdus tous ceux qui, imbus du scandale de l'existence mais refusant tout guide et tout secours, ont fait exclusivement confiance à la solitude. En ce temps surtout, le savoir qui le distinguait, et que met en valeur sa *Correspondance*, me dépassait absolument. Mais là même où excellait mon innocence, dans les traits les plus heureux de ma spontanéité, l'intervention de Nathaniel et de Roger, qui se mettaient à l'unisson avec une subtile aisance, apportait quelque chose de plus, et donnait une conscience à ce qui, jusqu'ici, n'avait représenté en somme qu'un geste assez joli de l'instinct. De sorte que je leur dois mon évolution, et que c'est un peu de leur sang qui coule dans mes veines.

Il se souvient comme, alors, son mépris de la soumission était joyeux et péremptoire, et de quels délicieux sarcasmes, avec quelle éberluante drôlerie, Nathaniel accueillait les idées reçues. Comme ils se suffisaient à eux deux, à eux trois, à eux quatre, et du pouvoir de leur cohésion. A une culture peu commune, une connaissance approfondie de l'hétérodoxie littéraire et de l'hermétisme, ils joignaient — Gilbert-Lecomte essentiellement — une mentalité de constructeurs. Car c'était bien à construire que s'appliquaient ces adolescents, à édifier leur pensée, et ils y apportaient une lucidité, une rigueur rares. Je n'ignore pas que, ce faisant, ils projetaient tout uniment d'accéder au vide dont ils croyaient parfois distinguer l'inconcevable fanal, et que, pour sa part et plutôt que de bâtir, Roger songeait déjà à cette abolition dont la quête mobiliserait sa vie. Mais, n'est-ce pas, quel vide! Celui qui échappe à toute définition et arrache à ceux qui s'y incorporent un cri de triomphe, de dévotion ou de folie. Fabuleux nettoyage, qui fait place nette au déploiement des grandes profondeurs. J'y reviens : celles des véritables poètes et des vrais croyants. Le tout est de n'y pas sombrer, d'être à même de s'y diriger, et pour cela, je le répète, de ne pas compter que sur soi.

Plus il s'attache à ces souvenirs, plus il se convainc du caractère miraculeux de cette jeunesse qui, légitimement, veut tout entreprendre et veut tout être. Sans contredit, la leur est allée aussi loin que possible. Pas d'aventures spectaculaires, de ces prouesses audacieuses qui se marient au lyrisme, et cependant il ne se rappelle pas sans orgueil l'ampleur de leur liberté. « Reims-la-tarte », comme il devait la surnommer alors qu'il demeurait le seul à n'avoir pas pris son envol pour Paris, Reims-l'étripée en 1923, époque où débuta leur amitié. Ses murs calcinés, ses excavations étaient puissamment engageants pour un esprit aussi soucieux déjà d'effondrement et de poussière, pour un garçon qui véhiculait tant de monstres et n'admettait que l'intelligence penchée sur la nuit, mais penchée à en perdre l'équilibre... C'est à déambuler parmi ces ruines et s'y complaire, que Roger a probablement mis au jour ce goût de la dégradation dont il ne tarderait

pas à devenir l'un des représentants les plus tragiquement accomplis.

Il revoit les compagnons, les suiveurs à demi pris dans leur sillage, conscients de leur supériorité, et toujours prêts à figurer le chœur en des bamboulas frénétiques qu'il renforçait de sa démesure. A cet égard, la *Correspondance* en dit long, et le lecteur ne manquera pas de s'étonner, dans une telle ville et à cet âge — ils avaient dix-sept, dix-huit ans — de pareils écarts. Tout cela date de 1925-1926, à une époque où le provincialisme battait encore son plein, et où les mœurs demeuraient debout. Petits cabarets, petits dancings, mais leur présence y opérait une métamorphose parfois redoutable. Roger, qui — c'est bien extraordinaire — se passionnait pour la boxe, ne dédaignait pas la violence et d'ailleurs convoitait les femmes avec une autorité qui ne se souciait ni de leurs amants ni de leurs protecteurs. Leur noctambulisme affectionnait aussi des lieux plus secrets : bords du canal, jardin public dont ils franchissaient les grilles quand ils ne s'y apparaissaient pas en des rendez-vous supranaturels, campagne avoisinante, chemins perdus...

Et comment, à l'instant, ne croirait-il pas respirer de nouveau l'odeur fatidique, entendre le grésillement de la petite boule promenée sur la flamme, et ressentir la montée de la torpeur? A Reims encore, dans cet appartement complice, où, en compagnie de son hôte et souvent de Nathaniel, il allait de pipe en pipe... Est-ce là, presque à l'ombre de la cathédrale pour laquelle je ne jurerais pas qu'il eût un regard en regagnant au petit matin la maison familiale, qu'il a contracté sa passion? Non, puisque dès quatorze ans il expérimentait les poisons.

Bien sûr, Paris lui a réservé des moments autrement significatifs, et les amis qu'il s'y est faits, les disciples qu'il y a groupés occupent dans sa mémoire la première place.

Mais il y est devenu un homme, il a fallu qu'il le devînt, et que pouvait-il lui arriver de pire? De moins conforme à sa nature? A Reims, il n'avait pas eu à se soucier de la réalité, pas eu de comptes à lui rendre ni de responsabilités à prendre. Mais tout a changé dès qu'à son tour il s'est fixé à Paris pour s'y lancer dans l'arène littéraire. C'est précisément l'époque du *Grand Jeu*, et l'on ressent une grosse surprise à la lecture de plusieurs lettres très positives, des vraies lettres de directeur de revue. Visiblement, cette activité l'échauffe, il croit au combat, la proximité peu amicale des surréalistes l'aiguillonne, et le souci de maintenir l'unité de l'équipe, la nécessité de convertir ses idées en articles lui prêtent momentanément un regard nouveau. Pour la première fois, le monde extérieur l'influence, et il y fait bonne figure. Léon Pierre-Quint lui ouvre bien des portes, et l'impression qu'il provoque est grande. Est-ce cela, le succès?... Tant que Nathaniel sera là, il parviendra à passer sans trop d'encombre de son activité d'animateur à sa lourde rumination de drogué. Car son ami pare à tous les coups, entreprend toutes les démarches, continue d'assumer son rôle de second. Lorsque Roger faiblit, ou carrément se récite — et cela se produit bientôt — il se substitue à lui pour mener la barque. Jusqu'au jour où le doute, la lassitude, mais surtout la rencontre d'un mirobolant messie la-poche-pleine-de-vérités l'entraînent à rompre. Dès lors, Gilbert-Lecomte va décidément épouser son destin.

Durant ces minutes où le passé jette le voile, n'éprouve-t-il pas un remords lancinant? Il va mourir sans avoir dit ce qu'il avait à dire, sans que soit écrit le livre qu'il porte en lui depuis toujours. N'aura-t-il pas finalement sacrifié ce qui le motivait à son monstrueux besoin, vraiment ne se sera-t-il pas réduit en esclavage?... Allons! Ce n'est pas si simple! Il sait, lui, ce qu'il doit à la drogue qui, d'effacement en effacement, l'a sauvé de l'existence. D'ailleurs, ce livre, si l'argent ne lui avait aussi totalement manqué... N'empêche que la conscience de son échec l'écraserait s'il n'était aussi sûr de l'impérissable beauté

de quelques-uns de ses poèmes, justement obtenue à coups de souffrance et d'éveils, et grâce à laquelle la mort ne l'accueillera pas en vain.

Car — je le répète avec la plus profonde assurance — il a toujours cru que l'esprit ne commençait à y voir que de l'autre côté, et que mourir équivalait à naître. Encore ne fallait-il pas avoir dormi son existence mais s'être préparé à cette éclosion. Porter semence.

C'est pourquoi il n'est pas interdit de supposer qu'en dépit d'une culpabilité qu'il ne saurait entièrement nier, et de la torture physique qu'il va devoir éprouver, il cède maintenant à un sentiment d'ardent et confiant apaisement.

Ce que je médite d'ajouter à présent déplaira peut-être à maint lecteur qui en niera la nécessité, et il est vrai qu'en m'y décidant je risque de nuire à mon ami. Roger a été un grand poète que l'infortune a haussé jusqu'aux culminances du cœur, et qui, dans les derniers temps de sa chienne de vie, émerveillait par la dignité, la gentillesse avec lesquelles il supportait son sort; par l'impression qu'il donnait parfois qu'en tombant aussi bas, et pourvu que sa dose ne lui fit pas défaut, il avait atteint le ciel. Je dis bien le ciel, au sens si l'on veut philosophique du mot, un lieu en tout cas où rien n'arrivait plus qu'épuré, et où le désintéressement embaumait. Cela apparaissait si visiblement que son entourage lui témoignait un respect chaleureux, et le considérait beaucoup plus comme un maître que comme une épave.

Alors, qu'est-ce que cette réticence, ce désaccord qui me pousse à retarder de conclure? Faut-il donc charger Roger pour finir, et sacrifier mon admiration à mon revirement? S'il a, lui aussi, tapé sur la vie, tapé sur l'homme, trouvé sa justification dans le rejet de tout devoir, majuscule le blasphème et glorifié l'outrance, il a cependant recherché de telles cimes et si longtemps approfondi la souffrance que, la mort aidant, on peut à bon droit le tenir pour sauvé<sup>1</sup>.

1. Ce mot dit bien ce qu'il veut dire. Le Dieu que défiait Roger en a vu d'autres, et ce n'est qu'à l'orgueil qu'il ne pardonne pas.



## ROGER GILBERT-LECOMTE

### Correspondance

« Dans cette famille des grands agresseurs qui, depuis un bon siècle, jette à la tête de l'homme les matériaux de son désespoir, Roger Gilbert-Lecomte apparaît comme l'un des plus cohérents, des plus lucides, l'un de ceux, aussi, qui, au cœur même de leur indignation, ont su ménager à leur sensibilité une place suffisante », écrit Pierre Minet qui présente cette correspondance.

Né à Reims le 18 mai 1907, mort à Paris le 31 décembre 1943, le directeur du *Grand Jeu*, l'auteur de *Testament* s'adresse ici à René Daumal, Roger Vailand, Pierre Minet, René Maublanc, Véra Milanova et le docteur Jean Puyaubert.

*Le Grand Jeu* et ses principaux animateurs sont entrés aujourd'hui dans l'histoire littéraire, voire dans la légende. Voici au naturel ces lycéens des années 1923-1926 qui révolutionnaient les nuits rémoises, avant de connaître, au bout d'aventures spirituelles divergentes, des destins remarquables.

Mais surtout ces lettres permettent de découvrir la voix même du plus mal connu d'entre eux. Ce qu'elles révèlent, c'est la vie tragique de Roger Gilbert-Lecomte, marquée par la drogue et par une rigoureuse négation du monde, jusqu'au jour où il est mort du tétanos, ainsi qu'il l'avait prévu.



9 782070 277810



71-III A27781 ISBN 2-07-027781-X

Extrait de la publication